

Le Canard.

Montréal, 30 Juillet 1881.

tel que mon lithuanien, vous pouvez bien, messieurs, le croire capable d'exécuter un autre trait qui paraît, au premier abord, tenir du fabuleux. Nous faisons le siège d'une ville dont j'ai oublié le nom, et il était de la plus haute importance pour le feld-maréchal de savoir ce qui se passait dans la place : il paraissait impossible d'y pénétrer, car il eût fallu se faire jour à travers les avant-postes, les grands-gardes et les ouvrages avancés; personne n'osait se charger d'une pareille entreprise. Un peu trop confiant peut-être dans mon courage et emporté par mon zèle, j'allai me placer près d'un de nos gros canons et, au moment où le coup partait, je m'élançai sur le boulet, dans le but de pénétrer par ce moyen dans la ville; mais lorsque je fus à moitié route, la réflexion me vint.

—Hum! pensai-je, aller, c'est bien, mais comment revenir? Que vas-t-il t'arriver une fois dans la place? On te traitera en espion et on te pendra au premier arbre: ce n'est pas une fin digne de Munchhausen!

Ayant fait cette réflexion, suivie de plusieurs autres du même genre, j'aperçus un boulet, dirigé de la forteresse contre notre camp, qui passait à quelques pas de moi; je sautai dessus, et je revins au milieu des miens, sans avoir, il est vrai, accompli mon projet, mais du moins entièrement sain et sauf.

Si j'étais lesté et alerte à la voltige, mon brave cheval ne l'était pas moins. Haies ni fossés, rien ne l'arrêtait; il allait toujours droit devant lui. Un jour, un lièvre que je poursuivais coupa la grande route; en ce moment même, une voiture où se trouvaient deux belles dames vint me séparer du gibier. Mon cheval passa si rapidement et si légèrement à travers la voiture, dont les glaces étaient baissées, que j'eus à peine le temps de retirer mon chapeau et de prior ces dames de m'excuser de la liberté grande.

Une autre fois, je voulus sauter une mare, et, lorsque je me trouvai au milieu, je m'aperçus qu'elle était plus grande que je ne me l'ais figuré d'abord. Je tournai aussitôt bride au milieu de mon élan, et je revins sur le bord que je venais de quitter, pour reprendre plus de champ; cette fois encore je m'y pris mal, et tombai dans la mare jusqu'au cou: j'aurais péri infailliblement si, par la force de mon propre bras, je ne m'étais enlevé par mon propre chignon, moi et mon cheval que je serrai fortoment entre les genoux.

(A continuer.)

On enverra gratuitement la table des chansons contenues dans LA MUSE POPULAIRE à tous ceux qui en feront la demande. S'adresser au bureau du Canard, No. 8, Rue Ste. Thérèse.

DEUX ORGANES.—Régularisez d'abord l'action de l'estomac, et en second lieu l'action du foie, le premier surtout, afin que ces deux organes fonctionnent parfaitement, et vous serez disparaître au moins dix-sept vingtièmes de toutes les maladies qui affligent l'humanité, soit sous notre climat, soit sous n'importe quel autre. Les Amers de Houblon sont la seule chose qui assure à ces deux organes un fonctionnement parfaitement sain et vigoureux.—*Maine Farmer.*

Le CANARD paraît tous les samedis. L'abonnement est de 50 centus par année, invariablement payable d'avance. On ne prend pas d'abonnement pour moins d'un an. Nous le vendons aux agents huit centus la douzaine, payable tous les mois.

Vingt par cent de commission accordée à toute personne qui nous fera parvenir une liste de cinq abonnés ou plus.

Amorces: Première insertion, 10 centus par ligne; chaque insertion subséquente, cinq centus par ligne. Conditions spéciales pour les amorces à long terme.

Mons. A. H. Gervais, de Spencer, Mass., est autorisé à prendre des abonnements, et en collecter le montant.

A. FILIAULT & C^{ie},
Éditeurs-Propriétaires,
No. 8 Rue Ste. Thérèse.
Boite 35.

Notre Feuilleton.

Depuis que nous avons commencé la publication de notre nouveau feuilleton, *Les Aventures du Baron de Munchhausen*, nous avons chaque semaine augmenté notre tirage ordinaire, afin de pouvoir fournir à tous les nouveaux abonnés les numéros sur lesquels a paru le commencement de ce récit fantastique. Ces numéros seront donnés gratis à tous ceux qui nous enverront le prix de leur abonnement pour un an.

ÇA N'SE PEUT PAS.

AIR:—*Des femmes bavardes.*

On peut rendre un auteur modeste,
Rendre un carabin studieux,
Faire écouter un propos lesté
Par un laideron serupuleux,
Être de sa belle amoureuse
Bien compris même en parlant bas;
Mais remplir une tête creuse,
Ça n'se peut pas. (bis)

Il est possible qu'un notaire
Refuse d'agir "Par devant,"
Et fasse un acte par derrière,
Ce qui serait bien aggravant.
On a vu sur la mer perfide
Des marins voguer sans compas,
Mais r'fuser d'boir' certain liquide,
Ça n'se peut pas. (bis)

On peut braver un chien qui grogne,
Êt, sans être bien turbulent,
On peut passer pour un ivrogne,
Pourvu que l'on ait du talent.
Si votre savoir est imposso,
Les nigauds se diront: Ah! bah!
Qu'un tel homme n'prenni' pas queuqu'
Ça n'se peut pas. (bis)

Qu'un ministre tienne parole,
C'est possible quand il le veut;
Qu'un enfant n'aime pas l'école,
Cela s'est vu, cela se peut.
Mais qu'un petit crevé travaille
Ardument entre les repas;
Qu'on r'connaisse toujours la canaille,
Ça n'se peut pas. (bis)

D'un' femme on peut serrer la taille,
La prouve: ce sont les corsets
Qu'elle serre au point qu'elle en baille,
Et qu'elle rompt tous ses lacets.
Mais poliment lui faire entendre
Que l'âge a flétri ses appas.
Sans qu'ell' vous m'nace de vous fair
Ça n'se peut pas. (bis)

Dans son pays nul n'est prophète,
L'av'nir est à l'aventurier;
On peut passer pour très honnête
Pourvu qu'on n'vol' que l'ouvrier.
Le succès est toujours facile
Lorsqu'on sait se traîner bien bas.
Mais qu'tous les fous soient à l'asile,
Ça n'se peut pas. (bis)

Les inventions utiles.

LE PARFUME-HAÛLEINE.

Vous n'êtes pas sans vous être trouvé en omnibus avec des individus ayant des pieds... que les cochons n'en auraient pas voulu à cause de l'odeur.

Ce n'est pas de ceux-là qu'il s'agit. Mais vous savez qu'il y en a d'autres qui ont la fureur de vous parler sous le nez, et dont précisément la bouche fait concurrence, pour les exhalaisons, au grand égoût collecteur de la rue Craig.

7 à 7 (pour les infirmes qui lisent la *Minerve*: C'est à cette...) infirmité que je veux m'attaquer aujourd'hui.

Si elle se défend, nous la réduirons à grands coups de pied à l'endroit où le dos perd son nom.

:

Et d'abord, d'où provient cette évaporation du collecteur?

De deux principes:
Soit de la mâchoire, soit de l'estomac. Mâchoire sale, bec décapé incomplètement. Dents faisant concurrence pour la structure aux ruines de Pompéi. Bref, ouverture à n'y pas fourrer un morocou de Roquefort avancé sous peine d'effrayer les asticots eux-mêmes.

On remédie à cet inconvénient, soit en gardant pendant huit jours, dans chaque dent creuse, un petit paquet de chloro, et en ayant bien soin de ne pas ouvrir la bouche durant ce temps.

Soit en se faisant radicalement arracher canines, molaires et incisives, et en les remplaçant par mon merveilleux râtelier à huit ressorts, en cristal de glace artificielle solidifiée à la chaleur. Breveté sans garantie de Joe Beef pour toute la future province d'Algoma et la quatrième concession de l'Arnouche.

Quant au deuxième cas, il fait précisément l'objet de mon invention actuelle.

Je vais la développer en long et en large. Que la vile multitude fasse le cercle.

:

Beaucoup d'individus des deux sexes possèdent une haleine déplorable, parce qu'ils ont dans le corps un foyer d'infection, un véritable petit fourneau de putréfaction et de dégoutation.

Les vapeurs montent, montent, et arrivent par le trou horizontal que vous avez au-dessus du menton, jusque sous le nez de ceux qui vous écoutent. Là, il faut prendre le mal à sa racine et ne pas y aller par quatre boulevards.

Mais, direz-vous,—parce que vous êtes complètement ignares,—comment vous y prendrez-vous?
Ah! voilà.

Vous n'êtes pas sans avoir remarqué, en allant aux bains à quatre sous, que nous possédons tous au milieu du ventre une espèce de petit trou, bête comme ohou, vulgairement appelé nombril.

Il est évident que si ce câble—*vulgo* cordon nombrilical (les ânes savants disent: ombilical)—n'était pas ficelé, nous perdriions tous nos légumes par là. Dès notre plus tendre enfance, on nous le ferme donc avec un bout de fil et, à l'aide d'un coup de pouce, on vous renfonce tout cela dans l'abdomen.

Eh bien, je déficelle le nombril de l'individu à opérer, et je m'amuse à régarder ce qu'il a dans son garde-manger.

J'enlève tout ce qui me paraît lui venir de l'haleine: le sac des lectures de la *Patrie*, les baisers qu'il a pris à sa Véronique, le fromage raffiné, les biftecks des restaurants à 15 centus, les vieux talons de bottes, l'air de *Pst, pst, pst*, etc., etc.

:

Une fois ceci fait, je pose un piton à la descente du gosier et j'y accroche un petit sachet comme ceux qui servent à parfumer le linge.

Ce sachet a l'odeur que l'on désire: violette, benjoin, fleur de bois de lit punaisé, essence de chaussette au romarin, extrait de pierre à feu triple. Bref, au choix.

Puis, comme il ne faut pas lui laisser l'estomac dégarni, à cet imbécile, je verse à la place de tout ce que j'ai enlevé une douzaine de louches de notre excellent bouillon du *Canard*. (Ah! dame, il ne faudrait pas en abuser, parce qu'il n'y en a guère.) Je reficelle et je pose sur mon ficelage le cachet de l'administration. La ciré chaude brûle bien un peu le ventre du bonhomme, mais comme il gigote drôlement, ça fait toujours rire.

Et le tour est joué.
L'haleine, n'ayant plus aucun principe putréfiant, circule librement la canne à la main et, passant sur le sachet, lui emprunte son parfum.

C'est idéal, incroyable, renversant. On s'en foure soi-même le nez dans la bouche.

:

N. B.—Avoir soin de reficeler le nombril avec un cordon de cuir, à la façon des blagues à tabac, de sorte que l'on puisse l'ouvrir à toute réquisition des agents de la voirie.

Saut périlleux.

On nous garantit l'authenticité du fait suivant:

Un avocat de cette ville recevait un jour à son bureau une jolie femme vêtue avec beaucoup d'élégance, et qui venait réquerir ses services professionnels. Or, l'avocat en question est l'heureux époux d'une mégère assez difficile à ferrer, et qui joint à de nombreuses qualités celle d'une jalousie à treize-six carats. Le malheur voulut que cette intéressante personne vint au bureau de celui qui est censé être son seigneur et maître, au moment où il était en consultation avec la dame mentionnée plus haut. Elle dissimula cependant le dépit que cette rencontre lui faisait éprouver, quitte à lui donner libre cours lorsque l'occasion se présenterait, ce qui ne tarda pas à arriver. En effet, quelques jours après, éprouvant le besoin de consulter de nouveau son avocat, la cliente alla au bureau de ce dernier. Ne le trouvant pas là, elle s'informa du numéro de sa résidence et prit le parti d'aller le relancer chez lui, où elle ne rencontra que sa moitié, et encore n'était-ce pas la meilleure, quoi qu'on en puisse dire. Elle fut reçue assez froidement. La maîtresse de céans, croyant toujours avoir affaire à une rivale, lui dit à brûle-pourpoint qu'elle ne permettrait jamais à une vile courtisane de venir voir son mari jusque dans sa propre maison. La visiteuse voulut sortir, mais l'épouse du protecteur de la veuve et de l'orphelin la poussa dans le salon et l'enferma sous clef. Puis elle descendit pour aller